dire sans nombre, je suis arrivé à une méthode prophylactique, pratique et prompte, dont les succès sur le chien sont déjà nombreux et sûrs, assez pour que j'aie confiance dans la généralité de son application à tous les animaux et à l'homme lui-même. » Voici cette méthode : on se procure le virus rabique fixe du lapin d'une durée d'incubation constante de sept jours, virus rabique d'une pureté parfaite, toujours identique à lui-même. C'est là le nœud pratique de la méthode. « Les moelles de ces lapins sont rabiques dans toute leur étendue avec constance dans la virulence. Si l'on détache de ces moelles des longueurs de quelques centimètres avec des précautions de pureté aussi grandes que possible, et qu'on les suspende dans un air sec, la virulence disparaît lentement dans ces moelles jusqu'à disparaître tout à fait. La durée d'extinction de la virulence varie quelque peu avec l'épaisseur des bouts de moelle et surtout avec la température extérieure. Plus la température est basse et plus durable est la conservation de la virulence. Elle est en moyenne de quatorze jours. Ces résultats constituent le point scientifique de la méthode. » (Pasteur.)

Alors, dans des séries de flacons dont l'air est entretenu à l'état sec par des fragments de potasse déposés au fond du vase, on suspend chaque jour des bouts de moelle rabique fraîche de lapin mort de rage après sept jours d'incubation. Chaque jour également on inocule sous la peau du chien une pleine seringue de Pravaz de bouillon stérilisé dans lequel on a délayé un petit fragment d'une de ces moelles, en commençant par une moelle assez desséchée pour n'être plus du tout virulente. Les jours suivants, on opère de même avec des moelles de plus en plus récentes jusqu'à ce qu'on arrive à inoculer une dernière moelle très virulente placée depuis un jour ou deux seulement en flacon. « Le chien est alors rendu réfractaire à la rage. On peut lui inoculer du virus rabique frais sous la peau ou même à la surface du cerveau par trépanation sans que la rage se déclare. »

Traitement prophylactique appliqué à l'homme. « Par l'application de cette méthode j'étais arrivé à avoir cinquante chiens de tout âge et de toute race absolument réfractaires, lorsque inopinément se présentèrent dans mon laboratoire, le 6 juillet, trois personnes arrivant d'Alsace, parmi lesquelles Joseph Meister, âgé de neuf ans, mordu cruellement le 4 juillet par un chien enragé. Il portait de nombreuses et profondes blessures à la main, aux jambes et aux cuisses. La mort de cet enfant paraissant inévitable, avec l'avis des professeurs Vulpian et Grancher, je me décidai, non sans de vives et cruelles inquiétudes, à tenter sur Meister la méthode qui m'avait constamment réussi sur des chiens, car j'avais déjà obtenu l'état réfractaire à la rage sur un grand nombre de chiens *après morsure.* »

Méthode simple. « On inocula donc successivement à l'enfant des moelles rabiques desséchées depuis 14 jours, puis depuis 13, 12, 11, 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2 et 1 jour. Les injections eurent lieu chaque matin... J'avais donc inoculé à Meister le virus rabique frais, c'est-à-dire le plus virulent, et Meister échappa ainsi non seulement à la rage que ses blessures auraient développée, mais à celle que je lui avais inoculée, plus virulente que celle des rues; car depuis ce moment la santé de l'enfant ne laisse rien à désirer » (octobre 1885). Voilà donc la méthode du chien appliquée à l'homme, et le premier cas de vaccination antirabique chez l'homme suivi d'un plein succès. Six mois plus tard, 350 nouveaux cas avaient été traités, un seul cas de mort s'était produit et il avait été facile d'établir qu'on ne pouvait incriminer le virus expérimental. Aussi M. Pasteur proclamait-il à l'Institut : « La prophylaxie de la rage après morsure est fondée. Il y a lieu de créer un établissement vaccinal contre la rage » (mars 1886).

Morsures de loups. Méthode intensive. Mais voici qu'au milieu d'une série heureuse de 726 cas se présentent trente-huit Russes profondément mordus par des loups enragés et trois d'entre eux succombent malgré le traitement. Il est vrai qu'en Russie on s'accorde à dire que « tout mordu par un loup enragé est fatalement voué à la mort par rage ». Dans ces cas, en effet, la durée d'incubation est très courte, la mortalité considérable (85 pour 100), et ces deux faits « trouvent une explication suffisante dans le nombre, la profondeur et le siège des morsures faites par le loup, qui s'acharne sur sa victime et l'attaque souvent à la tête et au visage. Car des expériences ont démontré que le virus du loup et celui du chien ont sensiblement la même violence. » (Pasteur, octobre, 1886.) C'est pourquoi l'illustre savant, loin de se décourager, fit de nouvelles recherches qui l'engagèrent à « modifier utilement la méthode ordinaire par des inoculations en plus grande quantité et dans un temps plus court ». Telle fut l'origine du *traitement intensif* : « Le premier jour on inoculera les moelles de 12, de 10 et de 9 jours à 11 heures le matin, puis à 4 heures et à 9 heures le soir; le deuxième jour les moelles de 6, de 4 et de 2 jours aux mêmes heures; le troisième jour les moelles de 1 jour. Puis on reprendra le traitement par moelles de 8, de 6 et de 4 jours le quatrième jour; par moelles de 3 et 2 jours le cinquième jour, et par moelles de 1 jour le sixième jour. Enfin on fera une troisième et dernière série. » On fait ainsi trois traitements rapides et intensifs en dix jours. Ce mode de vaccination, qui ne devait d'abord se pratiquer que pour les cas de morsures graves et qui a donné dès le début d'excellents résultats, est presque exclusivement pratiqué aujourd'hui.

Voici, en effet, quelle est la technique actuelle du traitement prophylactique contre la rage telle qu'elle est appliquée aujourd'hui à l'institut Pasteur. V. INSTITUT.

— *Technique.* On prend le bulbe d'un chien enragé des rues; on l'inocule à des lapins qui meurent de rage en 10 ou 12 jours. On recueille le bulbe de ces premiers pour l'inoculer à d'autres, puis de ceux-ci pour inoculer une troisième série et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait obtenu un virus d'intensité fixe et maxima, capable de tuer toujours les lapins inoculés après une incubation constante de 7 jours. On recueille alors les moelles de lapins ayant succombé à la rage de 7 jours d'incubation et on les met à sécher dans un flacon. On prépare le virus vaccinal en délayant des fragments de ces moelles dans du bouillon stérilisé. Toutes ces opérations préliminaires doivent être entourées des plus grandes précautions pour éviter les germes de l'air. C'est ainsi que les moelles de dates différentes sont conservées dans une chambre sombre, dont la température est maintenue entre 20° et 25° centigrades, dont les fenêtres ne sont jamais ouvertes, qui n'est jamais balayée et où entre seul, par la porte entre-bâillée, l'opérateur chargé de préparer les dilutions. On réduit ainsi au minimum le danger de contamination par les germes atmosphériques. Le virus vaccinal ou dilution de moelle est préparé chaque matin et c'est cette dilution qu'on injecte sous la peau des malades à la dose d'une pleine seringue de Pravaz. L'injection sous-cutanée se fait au niveau des hypocondres, où le tissu cellulaire est plus lâche et par suite l'absorption plus facile. Grâce aux précautions antiseptiques rigoureuses des opérations, il ne survient jamais une seule complication sérieuse.

Le *traitement simple* primitif consistait, on l'a vu, à inoculer chaque matin une dilution de moelle de plus en plus fraîche depuis 14 jours de dessiccation jusqu'à 1 jour et on ne faisait qu'une seule série d'inoculations. Il n'est plus guère employé aujourd'hui. Le *traitement intensif* n'utilise plus les moelles de 2 et de 1 jour que dans les cas graves, l'expérience ayant prouvé que la moelle de 3 jours avait une action aussi efficace. En hiver, on s'arrête même aux moelles de 5 et de 4 jours, dont la virulence est presque équivalente à celle des moelles d'été de 3 jours. Mais on ne manque jamais de répéter deux fois l'inoculation de chacune des dernières moelles de chaque série, et pour les cas graves de répéter plusieurs fois chaque série.

Voici d'ailleurs les principales formules usitées : 1° *cas peu grave* (morsures légères et en petit nombre) : 11 jours de traitement; 1 seule série avec moelles de 14, 13, 12, 10, 9, 8, 7, 7, 6, 6, 5, 5, 4, 4, 3 jours; 2° *cas de gravité moyenne* : 20 jours de traitement : 2 séries avec moelles, la 1re de 14 à 7, 7, 6, 6, 5, 5, 4, 4 jours et la 2e avec moelles de 14 à 6, 5, 5, 4, 4 et 3 jours; *cas grave* (15 à 20 morsures sur le tronc et les membres) : 25 jours de traitement; 3 séries dont les derniers termes sont doublés, la 1re de 14 à 4, la 2e de 8 à 4, et la 3e de 5 à 2; *cas très grave* (morsures de loups multiples et profondes) : 31 jours de traitement; trois séries à répétition, la 1re de 14 à 3, la 2e de 12 à 4, la 3e de 8 à 2.

Ces vaccinations ont lieu chaque matin à l'institut Pasteur : on commence par les nouveaux venus et par les moelles les moins virulentes. « Au début, avant l'établissement des instituts analogues de Russie, d'Autriche, d'Italie et d'ailleurs, on remarquait tous les matins une foule composée des éléments les plus hétérogènes. On y voyait les soldats et les paysans russes accompagnés de leurs popes à l'air solennel, à côté des Italiennes vêtues de costumes aux couleurs éclatantes, des grands seigneurs et des grandes dames venus de tous les coins du monde, des paysans de tous les coins de la France dans leurs costumes provinciaux souvent pittoresques, des Bretons et des Espagnols, des soldats et des matelots, des Turcs à fez rouge, des Arabes et des nègres enveloppés de leur long burnous blanc. Et parmi tout ce monde au langage de Babel, des enfants anxieux et effrayés, que M. Pasteur savait si bien calmer avec un petit sou ou un petit biscuit. Les dames trop nerveuses pour se laisser soigner en public ont la faculté de se retirer dans une petite chambre privée. Les inoculations sont gratuites pour tous, à quelque nationalité qu'ils appartiennent. » Quant au régime à suivre, il consiste à mener son existence ordinaire et à éviter tous les excès. On peut conseiller les bains chauds. Un service de chirurgie est attaché à l'institut pour le pansement spécial des morsures graves.

Voici maintenant les résultats vraiment merveilleux de cette thérapeutique exclusivement préventive, car la rage confirmée reste toujours jusqu'à présent en dehors de toute espérance. Avant le traitement pastorien, les morsures du chien à rage des rues donnaient une mortalité de 20 pour 100, minimum, et la rage du loup une mortalité moyenne de 70 à 80 pour 100. Or, en 1887, 3.852 mordus avaient déjà été traités, tant en France qu'à l'étranger, par la méthode vaccinale, et il n'y avait que 54 morts, soit une mortalité moyenne de 1,40 pour 100 tant pour les morsures graves du loup que pour les morsures ordinaires du chien; à l'institut Pasteur même, la mortalité n'était que de 1,15 pour 100. Avec la mortalité ordinaire de 20 pour 100, 770 personnes seraient mortes de la rage : le traitement avait donc sauvé déjà et sûrement 720 existences humaines. La rage des loups, mise à part, ne donne que 10 au lieu de 78 pour 100 de mortalité. La mortalité est de 1,63 pour les étrangers et 0,92 pour les Français, qui doivent probablement cet avantage à ce fait qu'ils sont plus vite rendus au laboratoire et plus tôt traités après la morsure. Elle est également plus grande pour les enfants et les vieillards, qui offrent moins de résistance aux causes de mort. Enfin, elle atteint son maximum pour les cas de morsures graves à la face et à la tête. Les morsures à la main, qui donnaient autrefois une mortalité de 67 pour 100, n'en donnent plus que 1,22, et les morsures au tronc 0,66. Dans tous les cas les morsures ont été faites par des animaux, dont la rage a été constatée expérimentalement ou certifiée par des vétérinaires, ou enfin attribuée à des animaux simplement suspects.

La comparaison statistique des traitements simple et intensif démontre péremptoirement la supériorité de ce dernier : cette comparaison a surtout été faite pour les morsures de la face et de la tête, où le traitement intensif est appliqué dans toute sa rigueur; or, la mortalité de ces morsures, qui était autrefois de 7,25 avec le traitement simple, est descendue à 1,28 avec la méthode intensive. D'autre part, les nouveaux procédés ne donnent plus guère aujourd'hui comme mortalité moyenne que 0,60 pour 100, alors que les procédés primitifs donnaient de 1,40 à 2 pour 100. Et au dernier meeting de Mansion House (juillet 1889), voici comment les premiers savants et notables de l'Angleterre appréciaient la méthode du maître. « L'efficacité du traitement pastorien est démontrée; M. Pasteur a traité jusqu'ici près de 7.000 personnes mordues, parmi lesquelles 71 ont succombé : c'est une économie d'au moins 900 vies humaines. » Et après d'enthousiastes remerciements, la commission votait les fonds nécessaires aux frais de voyage des malheureux qui devront être soignés à l'institut français.

Voici maintenant quelques statistiques. Du 1er mai 1888 au 1er mai 1889, 1.673 mordus (1.427 Français, 186 étrangers, 118 mordus à la tête) ont été traités à l'institut Pasteur; 13 sont morts (10 en cours de traitement, dont le traitement n'étant pas terminé n'avait pu produire l'effet) : il y a donc eu 1 décès pour 124 mordus. Sans le traitement on eût eu à déplorer près de 300 morts. Pour le seul département de la Seine, en 1888, il y a eu 306 mordus traités et 2 décès seulement, ce qui donne une mortalité de 0,65 pour 100; d'autre part (liste de la préfecture), 44 ont été mordus et non traités; or, 7 sont morts, ce qui donne une mortalité de 15,90 pour 100, et il ne s'agissait pas de morsures très graves. Ce chiffre de près de 400 mordus pour un seul département est énorme. Aussi, dit le rapporteur, M. Dujardin-Beaumetz, « ne suffit-il pas d'avoir trouvé une méthode qui abaisse la mortalité chez les individus mordus, il faut s'adresser à la cause première, c'est-à-dire aux animaux enragés eux-mêmes. Le nombre de ces derniers va toujours croissant : en 6 ans, de 1882 à 1888, il s'est élevé, pour la Seine, de 182 à 863, et ce chiffre est encore au-dessous de la réalité. Et partout en France le même fait se produit. Aussi le gouvernement devrait-il appliquer avec vigueur les mesures propres à diminuer le nombre de chiens errants » (port obligatoire de la médaille et de la laisse ou de la médaille et de la muselière). En Allemagne, où la police des chiens est très sévère, la rage est presque inconnue (2 à 3 cas par an). « On pourra peut-être abolir la rage par des mesures de police; mais, en attendant, il faut avoir recours aux vaccinations pastoriennes, qui resteront, jusqu'à nouvel ordre, le traitement par excellence de la rage. » La station mère de Paris a été pendant longtemps seule à suffire aux besoins du monde entier. Elle continue à le faire pour toute l'Europe occidentale, la France, les îles Britanniques, l'Espagne et le Portugal et pour tous les pays méditerranéens à l'exception de l'Italie. Elle restera l'institut Pasteur de tous les pays qui ne créeront pas chez eux une station antirabique. Il existe déjà aujourd'hui, de par le monde, quinze stations de ce genre et d'autres sont en voie de formation.

Les travaux de Pasteur ont provoqué un grand mouvement d'études autour de cette question, dont nous allons énumérer les principales conclusions.

Au point de vue étiologique et pathogénique, il est démontré que la rage est une maladie virulente, dont le virus microbien ou chimique n'est pas encore entièrement déterminé; que ce virus se développe et se propage surtout par les voies nerveuses; que la rage mue ou furieuse est une et identique même dans ses manifestations, et que la différenciation symptomatique n'est elle-même qu'apparente.

Au point de vue anatomo-pathologique, on a trouvé d'une manière précise et constante des lésions de myélite profonde, à foyers distincts même à l'œil nu, situés dans les régions spinales correspondant à la morsure (*cervicale* si ce sont les extrémités supérieures, *lombaire* si ce sont les extrémités inférieures qui ont été atteintes). Ces lésions consistent en névrites périphériques partant de la morsure, infiltration périvasculaire et hémorragies capillaires de la moelle et du bulbe, nécrose de la substance grise avec dégénérescence des cellules. Le virus se propage donc par les nerfs; la douleur s'irradie d'ailleurs de la morsure et suit les trajets nerveux.

— *Rage tanacétique.* On a donné ce nom aux phénomènes d'intoxication provoqués par l'essence de tanaisie, ces phénomènes ayant beaucoup d'analogie avec les symptômes de la rage. Cette rage artificielle a été proposée par M. Peyraud, de Libourne, pour servir de matière vaccinale contre la rage vraie. C'est que l'essence de tanaisie injectée au point d'inoculation rabique paraît avoir dans quelques cas empêché le développement de la rage; mais rien ne prouve l'immunité conférée par les injections préventives de cette essence. Cette rage tanacétique ne saurait donc actuellement être appelée à remplacer la méthode certaine des vaccinations pastoriennes; en tous cas, c'est un sujet à étudier de nouveau (Acad. de méd., mai 1889).

— Bibliogr. *Annales de l'institut Pasteur* (passim, 1887, 1888, 1889); Roux, thèse de doctorat (Paris, 1883); Terrillon, *Chirurgie de la rage* (Revue scientifique, 1886); Ygouf, thèse de doctorat (1887); Suzor, *Exposé pratique du traitement de la rage par la méthode Pasteur* (1888); « Bulletins de l'Académie de médecine » (discussions sur la rage, 1886 et 1887); « Comptes rendus de l'Académie des sciences » (communications de M. Pasteur), depuis 1881; Articles RAGE des dictionnaires de Jaccoud et de Dechambre.

* **RAGON** (Félix), historien français, né à Avallon (Yonne) en 1795. — Il est mort à Orchaise (Loir-et-Cher) le 27 juin 1872.

RAHEITA ou **REITTA**, ville de l'Afrique orientale, dans la partie S. des possessions italiennes sur la mer Rouge et près de la limite N. de la colonie française d'Obok, à 3 kilom. O. du détroit de Bab-el-Mandeb, à 220 kilom. O. d'Aden et à 90 kilom. N. de la ville d'Obok. Raheita se compose de quelques centaines de cases en paille et renferme 600 habitants environ. Elle est la résidence du sultan qui a cédé aux Italiens le territoire d'Assab.

* **RAÏATEA**, une des îles Sous-le-Vent, de l'archipel de la Société, concédée à la France en vertu de la convention dite « des Nouvelles-Hébrides » (1888). — Depuis 1878, Raïatea était virtuellement annexée; mais le pavillon français n'y flottait qu'en vertu d'une convention renouvelable tous les six mois, ce qui encourageait les intrigues des étrangers adversaires de notre influence. La convention des Nouvelles-Hébrides, en modifiant le caractère précaire de notre occupation, eut en outre l'avantage de mettre fin aux opérations des Allemands et des Anglais, qui inondaient les marchés océaniens de produits transportés en franchise dans Raïatea, érigée ainsi en centre de contrebande.

* **RAIDE** adj. — Doit s'écrire ainsi, de préférence à ROIDE, d'après la nouvelle orthographe de l'Académie (éd. de 1877); il en est de même de RAIDEUR, RAIDILLON, RAIDIR.

* **RAIGE-DELORME** (Jacques), médecin et bibliophile français, né à Montargis en 1795. — Il est mort à Paris le 5 février 1887. Il était bibliothécaire honoraire de la Faculté de médecine de Paris depuis 1876.

RAIKES (Henry-Cecil), homme politique anglais, né en 1838. Après avoir fait ses études au Trinity College de Cambridge, il se fit inscrire au barreau de Middle Temple (1863). Il fut élu député de Chester, comme conservateur, en 1868, et conserva ce siège jusqu'en 1880; il représenta ensuite la circonscription de Preston, et, en novembre 1882, fut élu par l'université de Cambridge, qu'il continua de représenter jusqu'à ce jour. Il s'occupa de questions d'affaires et devint speaker de la Chambre des communes. Il entra en 1886 comme postmaster general (ministre des Postes) dans le cabinet Salisbury.

RAILWAY-BRAIN s. m. (rèl-oué-brènn — de l'anglais *railway*, chemin de fer; *brain*, cerveau). Pathol. Locution anglaise passée dans le langage de la clinique médicale pour désigner les accidents nerveux cérébraux produits par le choc d'une collision ou d'un déraillement de chemin de fer.

— **Encycl.** Ces accidents, souvent très graves, bien que ne s'accompagnant d'aucune lésion matérielle évidente, sont dus ou bien au choc moral, résultant de la frayeur, de la surprise, ou bien à un ébranlement physique spécial du cerveau (commotion cérébrale). Ils peuvent donner lieu à toutes sortes de troubles cérébraux depuis le simple vertige jusqu'à la perte de la mémoire, l'abolition complète des facultés intellectuelles. Souvent ils n'apparaissent que lentement et quelque temps après la secousse; d'autres fois ils sont subits. Certains auteurs (Charcot) ne voient dans la plupart des traumatisés de chemin de fer que des hystériques à l'état latent chez lesquels la grande névrose s'est brusquement réveillée (v. HYSTÉRIE). D'autres (Brouardel) tendent à expliquer ces désordres par une intoxication leucomaïnique subite due à un trouble rapide de la nutrition. On emploie également la locution *railway-spine* pour désigner les accidents d'origine médullaire, paralysies, troubles de la sensibilité, etc., dus à la même cause (commotion de la moelle épinière).

RAIN-MOTOR s. m. (rèn-mo-tor — mot anglais signifiant *pluie motrice*). Météor. Théorie dans laquelle on explique la translation des cyclones par la formation de la pluie.

— **Encycl.** La théorie du *rain-motor*, qui a eu longtemps beaucoup d'adhérents, mais qui a été complètement détrônée par celle des tourbillons descendants défendue par M. Faye (v. CYCLONE), consiste essentiellement en ceci : La pluie est plus abondante à l'avant du cyclone qu'à l'arrière; or, la pluie produit un vide relatif par la condensation subite d'une certaine quantité de vapeur d'eau; le cyclone doit donc s'avancer vers ce vide, et, comme la cause est permanente, le mouvement doit s'accélérer sans cesse jusqu'à ce que la vitesse soit limitée par la résistance de l'air. On a reconnu que cette explication, qui peut paraître plausible en gros, est incompatible avec la plupart des circonstances constantes des cyclones.

* **RAISIN.** s. m. — **Encycl. Admin.** *Vins de raisins secs.* V. VIN.

RAJON (Paul-Adolphe), graveur français, né à Dijon (Côte-d'Or), mort à Auvers-sur-Oise le 9 juin 1888. Il eut pour maîtres MM. Pils, Gaucherel et Flameng, et débuta au Salon de 1865 par un dessin, le portrait de *Mlle C...* Depuis, on a vu de lui : *le Muezzin, Rembrandt* et *le Corps de Garde*, d'après M. Gérôme; *le Printemps*, d'après M. Marchal et deux *Portraits* (1868); *la Lecture de la Bible*, d'après M. Brion, pour la « Gazette des Beaux-Arts »; *le Peintre* et *le Liseur*, d'après Meissonier (1869); *Relais de chiens dans le désert*, d'après M. Gérôme; *le Mariage protestant*, d'après M. Brion; *la Rixe apaisée*, d'après M. Vautier; *Plan de campagne*, d'après M. Detaille; portraits de *Mlle D.* et *M. C.*; *l'Amour platonique*, d'après M. Zamacoïs et *Portrait*, d'après M. Bracquemond (1870); *Salomé*, d'après H. Regnault; *l'Indifférent*, d'après Watteau; *la Femme au chapeau de paille*, d'après Rubens; *Mrs Siddons*, d'après Gainsborough; *Scewarius*, d'après Van Dyck (1872); *Fumeur flamand*, d'après M. Meissonier; *l'Etudiant pauvre*, d'après Steinheil; le portrait de *Sir G. Youghe*, d'après Reynolds; celui de *Canova*, d'après Jackson; les portraits de *MM. V. B.*, *d'A.*, de *M. J. Soulary* (1873); *le Premier-né*, d'après M. Vibert; *Cour de maison hollandaise*, d'après Pieter de Hooch; *Vieille Femme*, d'après Rembrandt (1874); portrait de *M. J. S. Mill*, d'après S.-F. Wath; portrait de *Mme R.*, d'après Landy; et *Noli piangere* (*Ne pleure pas*), d'après M. Léon Bonnat (1875); portrait de *M. James Martineau*, d'après G.-F. Wath, et portrait de *W. Sale esq.*, d'après M. W. Ouless (1876); *l'Empereur Claude*, d'après Alma Tadema; *Lord Heathfield*, d'après J. Reynolds, et *Thomas Edward*, d'après G. Reid (1877). La plupart des gravures précitées reparurent à l'Exposition universelle de 1878 en même temps que se voyait au Salon le portrait de *M. Darwin*, d'après M. W. Ouless. Il exposa encore : portrait du *cardinal Neumann*, d'après M. W. Ouless (1881). M. Rajon était un des meilleurs collaborateurs de la « Gazette des Beaux-Arts ». Depuis quelque temps, l'excellent artiste s'était adonné au portrait dessiné et avait vu ses essais couronnés de succès, particulièrement en Amérique, où il avait séjourné. Il a gravé pour l' « Art » le portrait d'*une dame de la famille Brignole de Gênes*, par Pâris Bordone, une des merveilles de la National Gallery de Londres, *le Satyre* de Jordaens, *Blue Boy* de Gainsborough, un *Frans Hals* de la galerie du Belvédère de Vienne, *Portrait d'homme*, *Mrs Baldwins* par sir Joshua Reynolds, *Cortigiana* de Blanchard; le portrait de *Victor Hugo*, d'après M. Bonnat. Ce remarquable aquafortiste avait obtenu des médailles aux Salons de 1869, 1870, de 2e classe en 1873 et lors de l'Exposition universelle de 1878.

* **RALLIEMENT** s. m. — Peut s'écrire aussi RALLÎMENT, d'après l'Académie (éd. de 1877).

RALLYE-PAPER s. m. (ra-li-pé-peur — mot anglais qui signifie *rallie-papier*). Sport. Variété de chasse à courre dont l'usage a passé d'Angleterre en France et dans laquelle un cavalier sème sur ses traces des papiers que les chasseurs relèvent derrière lui : *Jeanne organisa avec M. de Guermandes un* RALLYE-PAPER *auquel on invita tous les voisins du château.* (Maizeroy.) ‖ Pl. RALLYE-PAPERS.

— **Encycl.** Un *rallye-paper* s'exécute aussi bien à pied qu'à cheval. Dans cette sorte de chasse à courre, l'un des chasseurs remplit le rôle de la bête qu'il s'agit de forcer. Après avoir bien étudié son terrain la veille du jour fixé, il part d'un endroit déterminé et suit le chemin le plus accidenté qu'il peut en semant sur ses traces de petits morceaux de papier. Ces papiers, pour les chasseurs lancés à cheval à sa poursuite, figurent la voie du cerf, du chevreuil ou du renard; la bête a soin de créer de temps en temps des défauts qui les dépistent et de simuler les péripéties ordinaires d'une vraie chasse à courre.

Dans le rallye-paper pédestre, quelques coureurs figurent un certain nombre de lièvres, les autres sont les chiens; la couleur du costume, composé d'un jersey et d'une culotte courte, indique si l'on fait partie du gibier ou de la meute. Les lièvres, comme la bête du rallye-paper à cheval, sèment des petits morceaux de papier sur leur trace, que suit la meute.

Dans son très intéressant ouvrage, *les Sports à Paris*, M. de Saint-Albin (Robert Milton), du « Figaro », donne les détails suivants sur un rallye-paper organisé le 11 décembre 1888 dans les bois de Ville-d'Avray. « A neuf heures trente on débarquait ensemble dans un restaurant et là on se préparait à la chasse, en endossant la tenue de rigueur : jersey et culotte courte. A dix heures précises, les « lièvres » MM. de Saint-Clair et Debacker, du Racing Club, et Malezard, du Stade français, se mettaient en route, suivis bientôt après par la meute, composée des membres des deux sociétés : MM. Balensi, Pallissaux, Marcadet, Chevalier, Lambert, etc. Prenant la côte à droite de la route de Versailles, les « lièvres » s'engagèrent sous bois, où la meute trouva son premier défaut, qui les conduisit par trois voies différentes sur le village des Marnes; laissant ce village à droite, les « lièvres » s'engagèrent sur les terres de la ferme du Jardy, où la meute se trouva encore une fois en défaut. De là, la voie, partie sur la route, conduisit la meute jusqu'aux portes de Versailles, qu'elle laissa sur sa droite; puis, coupant à travers les bois des Fausses-Reposes, elle enfila la route de Versailles à Ville-d'Avray, donnant ainsi une ligne droite de route sur 2 kilom. de parcours et sur laquelle s'engagea la lutte pour la première place. Les vainqueurs furent MM. Desaux et de Pallissaux, tous deux du Racing Club, arrivés premier et deuxième, gagnant ainsi la médaille d'argent et la médaille de bronze offertes par la société. Malgré la neige glacée qui n'avait pas encore abandonné les environs de Paris, le train fut des plus rapides. Le parcours, de 6 à 7 kilomètres, fut effectué en moins d'une heure.

Le rallye-paper pédestre constitue, depuis 1889, un des principaux exercices physiques en usage dans les lycées de Paris pour combattre les effets du surmenage. Ces rallye-papers ont lieu dans les bois de Meudon et de Ville-d'Avray. Des prix, institués par le ministre de l'Instruction publique, sont distribués aux vainqueurs.

RALSTON (William), écrivain anglais, né en 1829. Aide-bibliothécaire au British Museum de 1853 à 1875, il s'est principalement occupé de questions touchant la Russie, qu'il visita quatre fois, de 1868 à 1875. Il a publié *Kriloff et ses fables; Liza*, d'après Tourgueneff (1869); *les Chants du peuple russe* (1872); *Contes populaires russes* (1873); *Ancienne histoire de Russie* (1874). De plus, il a collaboré à beaucoup de revues et fait des conférences intéressantes.

* **RAMBAUD** (Alfred-Nicolas), professeur et écrivain français, né à Besançon en 1842. — En 1879, M. Rambaud fut nommé chef du cabinet de M. Ferry, ministre de l'Instruction publique, et en 1881 il fut appelé, comme chargé de cours, à la Faculté des lettres de Paris, où il occupa en 1884 la chaire d'histoire contemporaine. Collaborateur des « Revues scientifique, historique, archéologique, critique » et du « Temps », il dirige en outre, depuis 1888, la « Revue bleue » en remplacement de M. Yung. Aux ouvrages de cet auteur déjà cités il faut ajouter : *la Révolution française et l'aristocratie russe* (1878, in-8°); *Histoire de la Révolution française* (1883, in-12); *Histoire de la civilisation française* (1885-1888, 3 vol. in-18); *la France coloniale* (1886, in-12), suite de monographies dues à la collaboration de spécialistes et qu'il a fait précéder d'une remarquable histoire de la colonisation française. M. Alfred Rambaud occupe un rang des plus distingués parmi les historiens contemporains. Ses travaux sur *l'Allemagne pendant la domination impériale* et sur *les Français et les Russes* avaient établi sa réputation, qui bénéficia légitimement du succès obtenu par sa très remarquable *Histoire de la civilisation française.* M. Rambaud a porté avec un égal bonheur ses investigations sur l'empire des tsars, et son *Histoire de la Russie*, que complète une étude substantielle sur la *Russie épique*, est l'un des précis les plus estimés et les plus estimables qui aient paru depuis longtemps.

RAMBAUD (Frédéric GILBERT), plus connu sous le pseudonyme de **Yveling**, littérateur français, né à Versailles en 1843. Il fut d'abord chef de cabinet du gouverneur du Crédit foncier, il entra ensuite dans le journalisme. On doit à cet écrivain un certain nombre de volumes, romans pour la plupart. Nous citons parmi les plus remarqués : *les Théâtres en robe de chambre* (1866, in-12); *Une parvenue* (1866, in-12); *le Demi-Homme* (1868, in-12); *les Crimes impunis* (1868, in-12); *Achille Bobineau et Cie, banquiers* (1877, in-12); *Toutes deux* (1879, in-12); *Bossue*, (1882, in-8°); *le Faiseur d'hommes* (1884, in-8°), en collaboration avec Dubut de Laforest; *la Vertu de Mlle Drichet* (1886, in-18).

* **RAMBERT** (Eugène), littérateur suisse, né à Montreux (canton de Vaud) le 6 avril 1830. — Il est mort à Lausanne le 22 novembre 1886. Parmi ses derniers ouvrages il faut citer : *les Oiseaux dans la nature* (1879, in-folio).

* **RAMBOSSON** (Jean-Pierre), savant français, né à Saint-Julien (Haute-Savoie) en 1827. — Il est mort à Paris le 12 avril 1886. Aux ouvrages de cet écrivain déjà cités il faut ajouter : *Du langage au point de vue de la transmission et de la transformation du mouvement* (1877, in-8°); *Spécification des diverses influences de la musique sur le physique et sur le moral* (1877, in-8°); *Des harmonies du son et histoire des instruments de musique* (1878, in-8°); *Propagation à distance des affections et des phénomènes nerveux expressifs* (1880, in-8°); *Phénomènes nerveux, intellectuels et moraux, leur transmission par contagion* (1883, in-8°); *la Faculté d'aimer et la loi du bien* (1883, in-8°); *le Problème des alliances consanguines* (1884, in-8°); *les Merveilles de l'astronomie et de la météorologie* (1887, in-8°).

** **RAMEAU** (Charles-Victor CHEVREY-), homme politique français, né à Paris le 26 janvier 1809. — Il est mort à Versailles le 9 septembre 1887. En mars 1879, M. Rameau fut l'auteur d'un ordre du jour de flétrissure du gouvernement du Seize-Mai, que l'on afficha dans toutes les communes de France. Il avait échoué avec toute la liste opportuniste aux élections du mois d'octobre 1885.

* **RAMÉE** (Daniel), architecte et écrivain français, né à Hambourg (Allemagne) en 1806. — Il est mort le 15 septembre 1887. Parmi ses dernières œuvres, il faut citer : *les Noces vermeilles, Histoire de la Saint-Barthélemy, 1572* (1877, in-12); *Histoire générale de l'architecture : Renaissance* (1885, in-8°).

* **RAMIE** s. f. — **Encycl.** Indust. Cette plante est originaire de l'Inde ou de la Chine; elle appartient à la famille des Urticées et se trouve classée par les botanistes dans le genre Bœhmeria; on la désigne en France sous le nom d'*ortie de Chine*. Deux variétés sont cultivées : la ramie verte (*bœhmeria utilis* ou *viridis*), qui donne une filasse très fine; la ramie blanche (*bœhmeria nivea*), ainsi nommée à cause de la teinte blanc nacré de la face inférieure des feuilles. Cette dernière variété est plus rustique que la précédente; elle convient seule à notre climat; mais elle donne une filasse plus grossière.

La ramie fournit une fibre textile très belle et très résistante, qui se rapproche un peu de la soie comme finesse et comme éclat, et qui offre sur le lin et le chanvre une supériorité de finesse, de résistance et de moindre densité. Ces qualités précieuses ont attiré l'attention sur la culture de cette plante exotique; de très nombreux essais ont été entrepris dans ces dernières années; une commission, dite « de la ramie », a été instituée près du ministère de l'Agriculture pour encourager et diriger les tentatives de culture et d'utilisation de ce végétal. Notre production nationale ne dépasse guère 75.000.000 de kilogr. de filasses de lin et de chanvre, et l'industrie importe de l'étranger environ 125 à 135 millions de kilogr. de matières premières (chanvre, lin, phormium, jute, china-grass, etc). La production des textiles, devenue de moins en moins lucrative, est peu à peu abandonnée par nos agriculteurs; le chanvre et le lin, qui occupaient, il y a vingt-cinq ans, plus de 200.000 hectares, n'occupent plus qu'une surface de 95.000 hectares. Dans ces conditions, on a cherché à suppléer à l'insuffisance de notre production et à alimenter l'industrie textile par les fibres de la ramie.

La question de culture semble résolue : la ramie se multiplie par graines, boutures ou marcottes; lorsque la plante occupe vigoureusement le terrain, au bout de deux ou trois années, on obtient facilement deux coupes représentant chacune 1.000 à 1.500 kilogr. de filasse par hectare. On ne peut espérer de bons résultats de cette culture que dans les climats chauds de nos colonies : l'Algérie, la Tunisie, le Tonkin, Bourbon, la Martinique, la Guadeloupe, Madagascar, la Guyane; en France, la Provence peut cultiver avec succès la ramie.

La grosse difficulté consiste dans la séparation de la fibre textile; le rouissage donne de très mauvais résultats et doit être rejeté. Depuis 1870, des constructeurs ont cherché à réaliser un appareil pratique permettant la décortication de la ramie et particulièrement de la ramie verte. En 1888, un concours a eu lieu à Paris, sous les auspices du ministère de l'Agriculture, pour l'examen des meilleures machines décortiqueuses et des procédés chimiques permettant le dégommage et la séparation de la fibre. Le problème de l'utilisation industrielle semble en bonne voie de solution; mais il n'est pas encore entièrement réalisé.

* **RAM-MOHUN-ROY**, philologue et réformateur hindou, né à Râdhânagar, près de Mourshidâbâd (Bengale), en 1774, mort à Bristol en septembre 1833. — La mort du réformateur n'a pas interrompu l'œuvre commencée par lui et qui, depuis, a pris de remarquables développements. On compte actuellement dans l'Inde cent soixante dix-huit églises monothéistes fondées sur le modèle de la sienne, la Brâhma-Samadj de Calcutta.

Ram-mohun-Roy et sa tentative de réforme ont été l'objet, dans l'Inde, de deux études publiées par MM. Nâguendra-Nath Tchatterjie et Râdj Naraïn Bose (1885). Dès 1866, miss Mary Carpenter avait publié *les Derniers Jours de Rammohun*; et en 1878 le Rév. K.-S. Mac Donald, à Djarling, avait donné sur la vie du réformateur une notice pleine de détails intéressants. M. J. Barthélemy Saint-Hilaire l'a résumée dans son ouvrage intitulé *l'Inde anglaise* (1887, in-8°).

RAMPOLLA DE TINDARO (Mariano), cardinal italien, né à Polzzi (Sicile) le 17 août 1843. Destiné de bonne heure à la carrière ecclésiastique, il fut envoyé à Rome au collège Capranica, d'où il passa à l'académie des nobles ecclésiastiques. Il entra en 1869 comme aspirant à la secrétairerie des Affaires ecclésiastiques extraordinaires, section de la secrétairerie d'Etat, où l'on traite les affaires politico-religieuses les plus importantes. Envoyé ensuite comme conseiller à la nonciature de Madrid, il y devint chargé d'affaires lorsque le nonce Simeoni fut rappelé à Rome pour y recevoir la pourpre. Revenu au Vatican, il occupa successivement le poste de secrétaire de la Propagande pour les affaires du rite oriental et celui de substitut-secrétaire d'Etat pour les affaires ecclésiastiques extraordinaires. Léon XIII, qui avait constaté depuis longtemps ses aptitudes diplomatiques, l'employa dans d'importantes négociations : rétablissement de la paix religieuse avec l'Allemagne, arbitrage relatif aux Carolines, entrevue du kronprinz Frédéric avec le pape, etc. Aussi, lorsque la succession du cardinal Jacobini fut vacante, M. Rampolla, nonce à Madrid depuis 1882 et cardinal depuis le 14 mars 1887, fut-il désigné par le pape pour occuper le poste de secrétaire d'Etat (juin 1887). A ce titre, il joua un rôle actif dans les négociations anglo-pontificales touchant le rétablissement des rapports diplomatiques du saint-siège, et il adressa aux nonces, en juillet 1887, une circulaire qui fit grand bruit et où il maintenait la thèse absolutiste en matière de pouvoir temporel. Il fut, en 1889, l'un des personnages de la cour pontificale qui insistèrent le plus vivement auprès de Léon XIII pour l'engager à quitter l'Italie comme réplique à la politique anticléricale de M. Crispi.

** **RAMPON** (Joachim-Achille, comte), homme politique français, né à Paris le 10 juillet 1806. — Il est mort dans cette ville le 11 janvier 1883.

** **RAMPONT-LECHIN** (Germain-François-Sébastien), médecin et homme politique français, né à Chablis (Yonne) le 25 novembre 1809. — Il est mort le 23 novembre 1888. Il était depuis plusieurs années l'un des questeurs du Sénat.

* **RAMUS** (Joseph-Marius), sculpteur français, né à Aix (Bouches-du-Rhône) le 19 juin 1805. — Il est mort en 1888. Aux œuvres de cet artiste distingué que nous avons déjà citées, nous ajouterons : *la Déception*, statue en marbre (1875); *M. Thiers*, statue en plâtre (1878); le buste de *M. Thiers* (1879); *Pierre de la Ramée*, buste en terre cuite (1881).

RANAVALO-MANJAKA II, reine de Madagascar, morte le 13 juillet 1883. Elle a succédé à Rosaherina, veuve de Radama II, le 1er avril 1868. Elle s'appelait *Ramona*, et ne prit le nom de *Ranavalo* qu'en montant sur le trône. Lors de son couronnement, le 3 septembre 1868, elle admit officiellement le christianisme dans ses Etats; elle fut baptisée, avec une grande partie de la noblesse, le 21 février 1869. Depuis lors, le christianisme a fait de rapides progrès à Madagascar. Le 20 juin 1877 l'eslavage y fut aboli.

RANAVALO-MANJAKA III, reine de Madagascar, nièce de la précédente, née en 1862. Elle portait le nom de *Razafindraheti* et avait épousé le prince Ratrimo, lorsque, le 13 juillet 1883, elle succéda sur le trône de Madagascar à Ranavalo II. Devenue veuve, elle a épousé le premier ministre Rainilaiarivoni, né en 1828, au pouvoir depuis 1864, et dont elle n'a pas eu d'enfants. Dans son discours du couronnement, la jeune reine déclara qu'elle avait reçu en partage toute l'île et non une partie seulement; que l'Océan était la seule limite de ses possessions, dont elle ne céderait pas l'épaisseur d'un cheveu. Pour les événements politiques et militaires qui ont suivi, voir MADAGASCAR.

* **RANC** (Arthur), publiciste et homme politique français, né à Poitiers le 20 décembre 1831. — Grâcié par décret du 11 mars 1879, il rentra à Paris, reprit sa plume de journaliste, soutint la politique de Gambetta et prit au mois d'octobre 1880 la direction de la « Petite République française ». Aux élections législatives de 1881, il posa sa candidature dans la 2e circonscription du IXe arrondissement de Paris comme candidat de l'Union républicaine, mais avec un programme plus radical que modéré. Il fut élu le 4 septembre au scrutin de ballottage. A la Chambre, il eut une attitude très prudente, souvent très sage, et, dans l'intérêt même de la République, préconisa constamment les idées de conciliation. Il ne fut pas

réélu dans la Seine en 1885, la liste de l'alliance républicaine, où il figurait, ayant été battue par les listes radicales; mais il tint dans la presse un rôle de plus en plus marquant. « Je ne suis pas de ceux qui veulent tout en noir, écrivait-il en 1887; je ne crois pas au danger prochain d'une conflagration européenne. Mais enfin il faudrait se fermer les oreilles pour ne pas entendre les menaces qui nous arrivent du côté de l'Est. Eh bien, je sens qu'il me rendre ces menaces vaines et d'empêcher coux qui les profèrent de passer de la parole à l'action, c'est d'être forts, et l'on n'est pas fort seulement parce qu'on a beaucoup de soldats, des fusils à tir rapide et de bons canons. Il faut quelque chose de plus; il faut la concorde, la concentration de toutes les forces vives de la nation; il faut l'âme de tout un peuple uni dans une pensée commune de dévouement à la patrie! Mettons donc sous nos pieds nos misérables querelles, et nous pourrons envisager l'avenir avec calme et confiance. » Conformant ses actes à ses paroles, il hésita pas à prêcher la concentration des républicains autour du ministère Floquet, comme il l'avait prêchée en 1885 autour du cabinet Ferry. Dans le « Mot d'ordre », il soutint une politique sagement mais résolument progressiste, et il fonda, avec MM. Clémenceau et Joffrin, une société destinée à unir toutes les puissances contre le boulangisme. Il a publié *Une évasion de Lambèse, souvenirs d'un excursionniste malgré lui* (1885, in-18).

RANDI (Lorenzo-Ilarione), cardinal italien, né à Bagnacavallo le 12 juillet 1818, mort à Rome le 21 décembre 1887. Il était fils d'un paysan et il avait été élevé par une pieuse dame, qui lui donna une partie de sa fortune. Tenu sur les fonts baptismaux par un moine alors obscur, et qui devint plus tard le cardinal Orioli, il dut à cette circonstance sa rapide fortune. Sur la recommandation d'Orioli, il fut reçu au séminaire des nobles ecclésiastiques, puis admis, à la fin de ses études, dans la prélature romaine, ce qui lui valut le poste de sous-secrétaire d'État à l'Intérieur. Un peu plus tard, il fut nommé délégué pontifical à Civita-Vecchia, poste que l'occupation française rendait très délicat à occuper. Sur la demande du cardinal des Affaires, il fut ensuite nommé directeur de la sûreté à Rome, puis ministre de la Police. En 1868, il ne sut pas prévenir le complot garibaldien qui fit naître la caserne Serristori, malgré les nombreux agents qu'il avait à son service. Lors de l'entrée des Italiens à Rome, le 20 septembre 1870, il s'enferma au Vatican et n'en sortit pour ainsi dire plus, continuant d'être ministre de la Police *in partibus*. Le 17 septembre 1875, Pie IX le créa cardinal, et, à sa mort, il remplissait les fonctions de préfet de la Propagande. Sa collection de monnaies et médailles était célèbre à Rome.

*** RANDON** (Gilbert), caricaturiste français, né à Lyon le 8 octobre 1814. — Il est mort à Paris le 1er avril 1884. Depuis 1878 il était frappé de paralysie et il était soigné à la maison Dubois, grâce au concours du ministère des Beaux-Arts et de ses nombreux amis.

*** RANGABÉ** (Alexandre-Rizo), écrivain et diplomate grec, né à Constantinople en 1810. Il fut ambassadeur à Berlin de 1874 à 1887, il y défendu les intérêts de son pays, en 1878, pour régler les affaires d'Orient. Parmi les derniers ouvrages qu'il a publiés, nous citerons : *Contes et Nouvelles*, traduits en 1876; *Histoire littéraire de la Grèce moderne*, en 1877; *Livre d'or*, français, *Locutions, Excursion à Paros*, traduit en français en 1881; *La Cravache d'or*, en français (1884); *Choix de morceaux choisis en prose et en vers, pour servir d'exercices à l'étude du grec moderne* (1885).

RANGE s. m. (rann-je — mot angl. signifiant *carrière*). Téiégr. Qualité d'un récepteur télégraphique qui le définit par le rapport entre l'intensité de courant la plus forte qu'il puisse supporter et l'intensité minimum capable de le mettre en action; c'est en quelque sorte la carrière, l'échelle de travail du receptaire.

RANGIFORMIQUE adj. (ran-ji-for-mi-ke — de *rangiformis*, nom de plante). Chim. Se dit d'un acide $C^{18}H^{36}O^{3}$ fusible à 105°, insoluble dans l'alcool, qui accompagne l'acide stranorique dans le lichen *cladonia rangiformis*.

*** RANIERI** (Antonio), écrivain italien, né à Naples le 8 septembre 1809. — Il est mort en 1888. Depuis la mort de Leopardi, Ranieri lui éleva un monument à Naples, s'occupa de publier une édition complète des œuvres du poète et sa biographie, qu'il compléta par un écrit : *Sette anni di sodalizio con Giacomo Leopardi* (Naples, 1880).

*** RANKE** (Léopold DE), célèbre historien allemand, né à Wiehe (Thuringe) le 21 décembre 1795. — Il est mort à Berlin le 23 mai 1886. Il avait, en 1875, âgé de quatre-vingts ans, entrepris la publication d'une vaste *Histoire universelle*, dont six volumes étaient achevés au moment de sa mort.

Rantzau (LES), comédie en quatre actes, par **Erckmann-Chatrian**, tirée du roman *les Deux Frères*, des mêmes auteurs, représentée au Théâtre-Français le 27 mars 1882. Le sujet de la pièce est l'histoire de deux frères divisés par des questions d'intérêt et qui poussent leur inimitié jusqu'à la haine la plus féroce. Le premier acte se passe dans l'école de l'instituteur Florence, qui a eu pour élèves Georges Rantzau et Louise Rantzau, le cousin et la cousine. Le vieux maître gémit de la haine qui divise les deux familles et sépare les deux jeunes gens, lesquels s'aimaient depuis leur enfance et, aujourd'hui s'adorent. Le père de Georges et le père de Louise se sont brouillés quand il a fallu se partager la succession du père Rantzau. Depuis, leurs ressentiments se sont accrus, et tout rapprochement semble impossible. Le drame éclate au second acte. Le père de Louise, Jean Rantzau, veut la forcer à épouser un garde général des forêts. Louise, tout entière à l'amour que lui inspire Georges, refuse d'obéir. Jean, dont le caractère est emporté et violent, est irrité par la résistance de sa fille, et, dans sa colère, il s'oublie jusqu'à la frapper. La pauvre enfant, devenue malade à la suite de cette brutalité, refuse tous soins. Ne pouvant appartenir à Georges, elle n'appartiendra à personne. Elle veut mourir, et les médecins déclarent que la mort est proche. Que va faire Jean Rantzau? C'est la scène magistrale qui termine le troisième acte. La nuit est venue. On entend la cloche de l'église qui tinte. Jean est dans la rue, sous la fenêtre de la chambre de sa fille; ses yeux ardents percent une lumière discrète. Dans la maison qui fait face à celle de Jean, une fenêtre est éclairée aussi. C'est la demeure de l'autre Rantzau. Jean regarde alternativement les deux fenêtres; puis, comme prenant une résolution soudaine, il se dirige vers la maison de son frère et frappe. Jacques descend, ouvre : « Ah! c'est toi, dit-il. Va-t'en! et il s'apprête à refermer la porte. — Jacques, ma fille va mourir. — Eh bien! Laisserais-tu mourir ton fils, toi? — Entre. » Et voici les deux frères en présence. Cette fin d'acte est pleine de simplicité et de grandeur. Le traité de réconciliation, ou tout au moins de paix, va être signé. Les deux familles sont réunies. Mais Jacques a abusé de la position, et lui, jusqu'alors âgé, a pris une excessive et inique revanche. Son fils Georges refuse de s'associer à cette indigne vengeance, et, dans un magnifique mouvement d'honnêteté, il déchire le traité, voulant mettre fin dans l'avenir à toute discussion, à toute rancune. Le langage du fils est comprix du père, dont l'âme s'ouvre aux idées Rantzau s'embrassent. L'amour a vaincu la haine. Ce dénouement était nécessaire. Il a été amené de façon noble et touchante.

Les *Rantzau*, malgré quelques très vives critiques, ont obtenu un incontestable succès. L'interprétation en a été confiée à MM. Coquelin aîné, Got, Maubant, Worms, Baillet, Mmes Bartet, Pauline Granger, Amel, Thérard et Prémaux. C'était l'ensemble le plus éclatant que l'on pût voir.

M. Maréchal a écrit pour cette pièce la musique d'un *lyrie élision*, qui fut chanté par Got, Coquelin, Mlles Granger et Prémaux.

*** RANVIER** (Gabriel), membre de la Commune de Paris, né à Bougy, près de Bourges, le 8 juillet 1828. — Il est mort à Paris le 27 novembre 1879. A la fin de 1879, bien que condamné aux travaux forcés à perpétuité par contumace, il obtint du gouvernement la permission de venir passer un mois à Paris; mais, au bout de ce laps de temps, il était dans un si misérable état de santé que le ministre de l'intérieur lui accorda une prolongation de séjour, dont la mort l'empêcha de profiter.

RANVIER (Joseph-Victor), peintre français, né à Lyon en 1832. Il reçut les conseils de MM. J. Richard et Janmot et débuta au Salon de 1859 par une *Idylle du soir*. Depuis, il a exposé : *les Vertus s'en vont, les Œgipans, effet du soir, le Matin* (1861); *la Sainte Famille, sanctification du travail manuel, Baigneuses et la Fatalité* (1863); *la Chasse au filet* et *Un soir d'automne* (1864); *Enfance de Bacchus* (1865); *Une dryade* (1868); *Vénus et l'Amour* et une *Idylle* (1869); *l'Hiver et Écho et les Vertus exilées* (1873); *Prométhée délivré* (1874); *le Matin* (1876); la peinture qui forme le plafond du palais de la Légion d'honneur (1878); *l'Aurore et la Petite Tortue* (1879); *Bacchus et Ariane* (1880); *l'Enfant au cygne* (1882). On voit de M. Ranvier, au musée du Luxembourg, *l'Enfance de Bacchus* et *la Chasse au filet*. Il a aussi décoré avec goût des céramiques très remarquées parmi les plus réussies qui aient paru dans ces derniers temps. L'artiste a obtenu une médaille de 2e classe en 1865, de 1re classe en 1873; il a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1878.

RANVIER (Louis), physiologiste français, né à Lyon en 1835. M. le docteur Ranvier a été nommé, le 19 août 1875, professeur titulaire d'anatomie générale au Collège de France. Le 20 avril 1886, il a été élu membre de l'Académie de médecine, et, le 24 janvier 1887, membre de l'Académie des sciences dans la section d'anatomie et de zoologie. M. Ranvier est, de plus, directeur adjoint du laboratoire d'histologie à l'École des hautes études. On lui doit plusieurs publications scientifiques importantes : *Traité technique d'histologie* (1875-1877, in-8°); *Leçons sur l'histologie du système nerveux* (1878, 2 vol. in-8°); *Leçons d'anatomie générale sur le système musculaire* (1880, in-8°); *Leçons d'anatomie générale*, faites au Collège de France (1880-1881, 2 vol. in-8°); *Manuel d'histologie pathologique* (1879-1882, 2 vol. in-8°), en collaboration avec le docteur Cornil.

RAOUGHANI-KAIF s.m.(ra-ou-ga-ni-ka-if —mot persan). Sorte de haschich comestible formé d'un mélange de graisse de mouton avec l'huile végétale qui surnage quand on fait bouillir des feuilles de chanvre dans l'eau. Mélangé avec du sucre, il constitue une sorte de nougat, dont les femmes sartes font très friandes. Ses propriétés sont analogues à celles du haschich, mais moins violentes.

RAOULT (Noël), général français, né à Meaux le 26 décembre 1810, mort le 4 septembre 1870. Engagé volontaire en 1831, il fut admis en 1833 à Saint-Cyr, d'où il sortit le premier de sa promotion, et entra à l'École d'état-major en 1836. Lieutenant en 1838, il fit brillamment ses premières campagnes en Afrique et fut promu capitaine en 1842. Chef d'escadron en 1849, il fit la campagne de Crimée avec la plus grande distinction et fut, pendant tout le siège de Sébastopol, aide-major et major de tranchée; le général Niessse Todtleben a avoué que le commandant Raoult avait été son plus terrible adversaire. Lieutenant-colonel en 1854, colonel en 1855, chef d'état-major de la garde impériale en 1857, c'est en cette qualité qu'il fit la campagne d'Italie en 1859. Général de brigade le 12 mai 1860 et général de division le 2 août 1869, il était membre du comité d'état-major lors de la déclaration de guerre. Le 25 juillet, il reçut l'ordre de se rendre au 1er corps de l'armée du Rhin pour y prendre le commandement de la 3e division d'infanterie. Blessé à mort à Frœschwiller, il fut transporté dans le château de Reichshoffen, où il expira. Son buste en marbre, par Louis Godin (1873), a été érigé dans la ville de Meaux.

RAPA ou OPARO, île française de l'Océanie, au sud-ouest de l'archipel de Toubouai et au sud-ouest de Pomotou, possessions françaises. Comprise entre 270 25' et 270 41' de lat. S. et entre 1490 9' et 1490 40' de long. O., elle occupe une des positions les plus importantes en Océanie. Elle est destinée à devenir, en effet, la station principale du littoral d'Ioonhéteé, il déchire le traité, voulant mettre fin dans l'avenir à toute discussion, à toute rancune. Le langage du fils est compris du père, dont l'âme s'ouvre aux idées Rantzau s'embrassent. L'amour a vaincu la haine. Ce dénouement était nécessaire. Il a été amené de façon noble et touchante.

RAPAHIGRAPHE s. m. (ra-fi-gra-fe — du gr. *raphis*, aiguille; *graphein*, écrire). Techn. Clavier à aiguilles qui sert à tracer en relief, pour l'usage des aveugles, les caractères de l'alphabet usuel.

RAPHIGRAPHIE s. f. (ra-fi-gra-phi — rad. *raphigraphe*). Techn. Système d'écriture à l'usage des aveugles, obtenu à l'aide du raphigraphe.

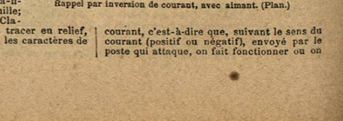
RAPHOPOULOS (Xénophon), poète grec, né à Smyrne en 1828, mort en 1852. Il montra des dispositions poétiques dès son enfance; il écrivait à l'âge de dix ans des vers qui n'étaient pas sans valeur; à treize ans, il publiait un recueil périodique intitulé *les Trois Grâces*, où il fit paraître de très jolies pièces de beautés et d'espérances qu'une mort prématurée l'empêcha de réaliser.

RAPIN (Alexandre), peintre français, né à Noroy-le-Bourg (Haute-Saône) en 1840, mort à Paris le 21 novembre 1889. Il eut pour maîtres MM. Gérôme, François, Gleyre et Lancrenon, et débuta au Salon de 1867 par *Le ruisseau Serruzin à Nans-Lizon (Doubs)* et *le Vernau à Nans-Lizon*, qui attirèrent sur lui l'attention des artistes. Les toiles suivantes ne furent pas moins remarquées par le public et la critique; elles classèrent M. Rapin parmi les paysagistes les plus sincères et les plus doués du sentiment poétique. Il a exposé : *Le Moulin de Malfontaine* (1868); *Verne (Doubs)* et *le Ravin de Nouvrage, près de Montbiers-Haute-Pierre* (1868); *le Ruisseau dans le bois d'Huelgodt au printemps (Finistère)* (1869); *Ravin de Grotte, à Nans-sous-Sainte Anne (Doubs)* et *Dans le ruisseau de Grotte, à Nans-sous-Sainte-Anne* (1870); *le Matin, à Cerances [Manche]* (1872); *le Ruisseau de Fregnières, près de Bonneuvaux (Doubs)* et *le Ravin du puits noir, près de Bonneuvaux* (1873); *Bords de l'Étang de la Fontaine (Oise)*, *la Mare à Mortefontaine* et *le Ravin du puits noir [Doubs]* (1874); *la Rosée dans les fonds de Bonneuvaux* et *Ruisseau dans les bois, pres de Bonneuvaux* (1875); *Dans le bois de Cernay, matinée d'hiver* et *Moulin sur la Loue* (1876); *Dans les bois de Cernay (Seine-et-Oise)* et *Décembre dans les bois de Cernay* (1877); *le Valbois en novembre* (1878); *le Matin dans le Valbois (Doubs)* et *les Bords de la Loue, dans le Jura* (1879). Il a peint la France française dans le Pacifique. Longue de 12 à 15 kilom. du N. au S., sur une largeur de 10 à 12 kilom. de l'E. à l'O., elle a une superficie de 170 kilom. carrés; sa population, autrefois plus nombreuse, n'est aujourd'hui que de 153 hab. D'origine volcanique, Rapa forme en quelque sorte une île double, chacune partie présentant un massif isolé. Entre ces deux massifs la mer a creusé sur la côte N.-E. de l'île une vaste baie connue sous le nom de port d'Oparo ou baie d'Aurai. Le point culminant du massif septentrional, le mont Perabou, a une altitude de 662 mètres; le sommet du massif méridional, le mont Tonatoutou, a 590 mètres de hauteur. Leurs contreforts, hérissés de pics dentelés, projettent de nombreux caps sur le pourtour de l'île, en formant des vallées et des baies profondes. Les côtes sont bordées de falaises immenses. Tous les ruisseaux qui descendent des montagnes sont pas absolument inaccessibles, tous les cols principaux donnant accès d'une vallée à l'autre sont dominés par des forts en pierres sèches, parfaitement construits et surmontés d'une tour. Ces constructions remontent à la période préhistorique. On a découvert un affleurement de charbon sur le littoral du Nord. Le climat de Rapa est tempéré et humide. La thermométre ne s'élève pas au-dessus de 25° en été et ne descend pas au-dessous de 15° en hiver; les pluies sont fréquentes. Les montagnes de l'Est sont en général dénudées et rencontrent d'arbres rabougris; la côte occidentale, au contraire, est recouverte d'une belle végétation. La culture principale est celle du taro. Les guerres et les épidémies apportées par les navires européens ont détruit presque la population, qui cependant paraît s'accroître de nouveau. Elle parle la langue maorie. Douce, vigoureuse et laborieuse, elle est cantonnée dans les trois villages de l'île.

Raphaël et Gambrinus ou **l'Art dans la brasserie**, par M. Alfred Grand-Carteret. V. BRASSERIES ARTISTIQUES.

*** RAPET** (Jean-Jacques), écrivain et pédagogue français, né à Miribel (Ain) le 16 mai 1805. — Il est mort à Paris le 19 juillet 1882. Inspecteur général de l'instruction primaire, il eut le premier l'idée des musées scolaires qui a été mise un peu plus tard à exécution (1881).

*** RAPETTI** (Louis - Nicolas, comte), juriste et publiciste français, né à Bergame le 9 novembre 1811. — Il est mort à Paris le 29 juillet 1885. En dernier lieu il collaborait au « Constitutionnel », et fut rédacteur en chef d'un journal qui n'eut qu'une existence éphémère, « l'Assemblée nationale ». Il fonda en 1870 la *France d'outre-mer*, feuille consacrée à la défense des intérêts coloniaux. Napoléon III l'avait fait comte et officier de la Légion d'honneur.



Rappel par inversion de courant, avec aimant. (Plan.)

courant, c'est-à-dire que, suivant le sens du courant (positif ou négatif), envoyé par le poste qui attaque, on fait fonctionner ou on laisse au repos une sonnerie placée au poste qu'il s'agit de faire rentrer dans le circuit de la ligne.

*** RAQUETIER** s. m. — Doit s'écrire ainsi et non RAQUETTIER, d'après la nouvelle orthographe de l'Académie (édit. de 1877).

*** RASPAIL** (Eugène), savant et homme politique français, né en 1815, mort à Paris le 25 septembre 1888. Après s'être activement occupé de politique, il était rentré depuis longtemps dans la vie privée.

**** RASPAIL** (Benjamin-François), peintre et homme politique français, fils de François Raspail, né à Paris le 16 août 1823. — Il fut réélu député de l'arrondissement de Sceaux (1re circonscription) le 21 août 1881, et revint siéger à l'extrême gauche. Parmi les propositions qu'il a déposées, il faut citer celles tendant à édicter les incompatibilités parlementaires, à interdire aux députés ou sénateurs de faire figurer leurs noms dans les annonces financières, à vendre les diamants de la couronne et à en affecter le produit à la création d'une caisse de travail. Aux élections de 1885, il fut porté sur la liste radicale de la Seine et élu au scrutin de ballottage. Il a échoué à la députation, le 9 octobre 1889, dans l'arrondissement de Sceaux.

*** RASPAIL** (Camille), médecin et homme politique français, frère du précédent, né à Paris le 17 août 1827. — Comme chef d'escadrons dans la garde nationale, il se distingua pendant le siège de Paris, et refusa la croix qui lui avait été offerte en récompense de ses services. Pendant la Commune, il soigna les blessés fédérés, ce qui faillit lui attirer les rigueurs du gouvernement régulier. En 1885, il a été élu député par le département du Var et, en octobre 1889 dans la 1re circonscription de Toulon.

RASSAM(Hormuzd), assyriologue, né en 1826 à Mossoul (Mésopotamie), près de l'emplacement de l'ancienne Ninive. Après quelques-uns, c'est de la comédie du *Brésilien*, de MM. Meilhac et Halévy, que ce mot tirerait son origine. Brasseury jouait le rôle d'un faux Brésilien, Greluche, qui, pour se donner un peu de couleur locale, parlait un charabia incompréhensible : *Quo resta buena oratas salem pampas*, disait-il, comme le Médecin malgré lui s'écrie : *Ossabundus nequeis nequer potarinum quipsa milus*, pour avoir l'air de savoir le latin. Ce serait ce *resta buena* du pseudo-Brésilien ci-dessus qui, par transformation, aurait donné d'abord *resta quena*, puis *rastacuero*. Cela ne paraît pas bien probable. M. Aurélien Scholl fait de Rastacuero un nom propre et parle du personnage comme

**** RAUDOT** (Claude-Marie), publiciste et homme politique français, né à Saulieu (Côte-d'Or) le 24 décembre 1801. — Il est mort à Pontambert (Yonne) le 22 avril 1879.

*** RAUMER** (Rodolphe de), philologue allemand, né à Breslau le 14 avril 1815. — Il est mort à Erlangen le 30 août 1876. En 1875, M. Raumer avait été chargé par le ministre de l'Instruction publique de Prusse, de préparer un projet pour la réforme de l'orthographe allemande. Ses derniers ouvrages sont : *Histoire de la philologie germanique, surtout en Allemagne* (Munich, 1870); *Éclaircissements sur les résultats de la conférence orthographique* (Halle, 1876).

RAUNIÉ (Emile), littérateur français, né à Gruissan (Aude) en 1854. Il est archiviste paléographe, et directeur du « Journal de l'Instruction publique ». On lui doit des éditions des *Souvenirs et correspondance de Mme de Caylus* et des *Mémoires du marquis de La Fare* sur le règne de Louis XIV. Sa principale publication est *le Chansonnier historique du XVIIIe siècle* (1879-1884, 10 vol. in-12), couronné par l'Académie française. Citons en outre : *Études administratives, le Dépôt légal* (1879, in-8°); *la Réforme de l'instruction nationale et le surmenage intellectuel* (1882, in-12).

*** RAVAISSON** (Jean-Gaspard-Félix), écrivain et philosophe français, né à Namur (Belgique) le 23 octobre 1813. — En 1881, M. Ravaisson a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, section de philosophie, en remplacement de M. Piesse. Un sait qu'il partage ses travaux entre la

pancréas. Mais, d'autre part, Heidenhain a démontré que la trypsine provient de la transformation et de la dissolution, pendant la période d'activité digestive, d'une substance zymogène qui s'accumule dans cesse dans le pancréas sous forme de granulations microscopiques. Cette observation parut contredire formellement la théorie de Schiff et la fit abandonner. M. Herzen a réussi pourtant à concilier les conclusions de Schiff avec celles de Heidenhain en démontrant, par des expériences qu'il a rapportées sommairement dans la « Revue scientifique » du 31 mai 1879, que la transformation du zymogène en trypsine se fait sous l'action d'un ferment spécifique contenu dans la rate pendant sa période de dilatation. Voilà donc une fonction de la rate qui semble tirée au clair. Il n'est pas impossible d'ailleurs que la formation des globules sanguins ou leur destruction soit liée à celle du ferment splénique.

*** RATÉ** s. m. — Écrivain ou artiste de plus d'ambition que de talent et qui est resté stérile.

*** RATEAU** (Jean-Pierre LAMOTTE-), avocat et homme politique français, né à Bonnes (Charente) le 24 août 1800. — Il est mort le 25 mai 1887. Depuis 1852, M. Rateau s'était tenu en dehors de la politique.

*** RATIER** (Marie-François-Simon-Gustave), avocat et homme politique français, né à Bazacais (Tarn) le 24 juillet 1804. — Il est mort à Lorient le 15 avril 1880.

*** RATISBONNE** (Marie-Théodore), écrivain et prédicateur français, né à Strasbourg le 28 décembre 1802. — Il est mort à Paris le 10 janvier 1884. Aux ouvrages de cet écrivain déjà cités on doit ajouter : *Miettes évangéliques* (1873, in-12); *Allégories à l'usage des petits et des grands enfants* (1877, in-89); *Réponse aux questions d'un israélite de notre temps* (1878, in-18).

*** RATISBONNE** (Alphonse-Marie), prêtre français, frère du précédent, né à Strasbourg le 1er mai 1812. — Il est mort le 6 mai 1884 à Jérusalem, où il avait fondé un couvent sur l'emplacement présumé du palais de Pilate.

*** RATTAZZI** (Marie-Studolmine WYSE, princesse de SOLMS, puis comtesse), femme de lettres française, née à Waterford (Angleterre) en 1833. — Elle s'est mariée en troisièmes noces, en 1877, avec un Espagnol, M. de Rute (mort en 1880); mais elle a continué à signer ses livres du nom de son second mari. Depuis *Si j'étais reine* (1868, 2 vol. in-18), elle a publié : *l'Aventurière des colonies*, drame en cinq actes (1868, in-12); *l'Espagne moderne* (1879, in-12); *Portugal à vol d'oiseau* (1880, in-12); *Rattazzi et son temps; Documents inédits, Correspondance, Souvenirs intimes* (1881-1887, 2 vol. in-8°), intéressant ouvrage où se déroule, avec pièces à l'appui, toute la vie politique de l'homme d'État italien; bien qu'il ne soit pas exempt de partialité, on peut le consulter avec fruit pour les renseignements de tous genres qu'il contient, et il met en une nombre de faits nouveaux sur la politique italienne; *la Belle Juive, épisode du siège de Jérusalem*, roman (1882, in-12). En 1886, elle a entrepris, sous le pseudonyme de **baron Stock**, la publication d'une revue, *les Matinées espagnoles*, dans laquelle parut une série de lettres humoristiques sur la haute société de Madrid, malheureusiv à cause de ces lettres, comme coupable de diffamation envers le sénateur Güell y Rente et son fils, elle fut condamnée à quinze jours de prison; mais sur appel la peine fut réduite à 500 fr. d'amende. On doit en outre à Mme Rattazzi un ouvrage, *le Mariage ou l'Avenir du Portugal*, paru sous le pseudonyme de **vicomte Mary de Tresserve** (1862, in-89).

philosophie et l'archéologie. Il a communiqué à l'Académie des inscriptions, dont il est membre également, de nombreux et importants mémoires, notamment, en 1883, une étude *sur les Idées, les coutumes et les monuments des anciens relatifs à la vie après la mort*. On lui doit encore les ouvrages suivants : *le Monument de Myrrhine et les bas-reliefs funéraires des Grecs en général* (1876, in-4°); *Notice sur une amphore peinte du musée du Louvre* (1876, in-4°); *la Critique des sculptures antiques du musée du Louvre* (1877, in-8°). M. Ravaisson, comme inspecteur général honoraire, fait partie du comité de l'enseignement public; il est professeur de l'histoire des arts du dessin, à l'École normale supérieure d'institutrices de Fontenay-aux-roses. Il a publié, sous les auspices du ministère de l'Instruction publique et avec le titre de *Classiques de l'art*, une collection de modèles destinée à l'enseignement du dessin et composée de chefs-d'œuvre en grande partie inédits de la sculpture antique et des dessins les plus parfaits des maîtres anciens et modernes. C'est également par les soins de M. Ravaisson que le musée du Louvre a acquis en 1874 la belle statuette antique désignée sous le nom de « Vénus de Falerone » et qui est une sorte de réplique entièrement drapée de la Vénus de Milo. — RAVAISSON (François), frère du précédent, né à Namur en 1811, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Arsenal, auquel on doit l'important recueil : *Archives de la Bastille* (1866-1884, 16 vol. in-8°), est mort à Paris en septembre 1884. — RAVAISSON-MOLLIEN (Charles), fils de Félix Ravaisson, né à Paris en 1849, est conservateur adjoint au musée des sculptures grecques et romaines. On lui doit : *les Manuscrits de Léonard de Vinci* (1884, in-4°); *Une page de Léonard de Vinci* (1885, in-8°); *Pages autographes et apocryphes de Léonard de Vinci* (1888, in-8°).

*** RAVEL** (Pierre-Alfred), acteur comique français, né à Bordeaux en 1814. — Il est mort à Neuilly (Seine) le 26 avril 1881. Dans ses derniers temps de sa vie il avait entrepris avec Raphaël Félix une affaire de théâtre en Russie; il y perdit 80.000 francs, toutes ses économies, et, bien qu'âgé, il dut remonter sur la scène pour vivre.

*** RAVENEL** (Jules-Amédée-Désiré), bibliographe français, né à Paris le 2 juillet 1801. — Il est mort dans la même ville le 22 février 1885. Il avait pris en 1879 sa retraite comme conservateur de la bibliothèque nationale. Dans un voyage en Suisse, fait en 1834, il avait découvert de nouveaux écrits de J.-J. Rousseau, qui furent publiés par M. Streickensen-Moulton sous le titre de : *J.-J. Rousseau, ses amis et ses ennemis* (1855, 2 vol. in-8°).

*** RAVITAILLEMENT** s. m. — Encycl. *Ravitaillement des places fortes*. V. PLACE.

*** RAWLINSON** (sir Henry CRESWICKE), orientaliste anglais, né à Chadlington (comté d'Oxford) en 1810. — Depuis 1868, il a été de nouveau membre du conseil des Indes, puis, de 1871 à 1873 et de 1875 à 1878, président de la Société de géographie de Londres. Il a publié : *les Inscriptions cunéiformes de l'Asie occidentale* (1861-1870, 3 vol.); *Choix d'inscriptions assyriennes* (1870) et un recueil d'articles sur la politique et la géographie de l'Asie centrale : *l'Angleterre et la Russie en Orient* (1875). Il a été nommé en 1883 membre étranger de l'Académie des sciences de Vienne à la place de Darwin, et le 26 février 1887, membre associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris.

*** RAWLINSON** (George), érudit anglais, frère du précédent, né vers 1815 à Chadlington. — Il devint en 1840 l'un des agrégés du collège d'Exeter, à Oxford. Il fut élu en 1861 à la chaire d'histoire ancienne de l'université de cette ville. Outre les ouvrages que nous avons cités, il a écrit : *les Cinq grandes monarchies de l'ancien Orient* (1862-1867); *Manuel d'histoire ancienne* (1869); *la Sixième grande monarchie orientale ou Géographie, histoire et antiquités de l'empire parthe*; *la Septième grande monarchie orientale, ou Géographie, histoire et antiquités de l'empire sassanide* (1876); *Histoire de l'ancienne Égypte* (1881). En dehors de ces travaux, qui embrassent toute l'histoire de l'ancien monde oriental, et qui ont fait sa réputation, le savant professeur a publié des mémoires nombreux d'exégèse biblique.

RAWSON (sir William ADAMS), oculiste anglais. V. ADAMS.

RAYET (Olivier), écrivain et archéologue français, né en 1848, mort à Paris le 21 février 1887. Après avoir passé par l'École normale supérieure, il se fit recevoir agrégé des lettres et entra à l'École française d'Athènes. Chargé par MM. Gustave et Edmond de Rothschild de faire des fouilles sur l'emplacement de l'antique ville de Milet, il eut le bonheur de rencontrer des monuments importants dont plusieurs figurent aujourd'hui au Louvre. Ce début attira l'attention sur M. Rayet, qui fut nommé suppléant de M. Beulé au cours d'archéologie de la Bibliothèque nationale et de M. Foucart à son cours du Collège de France. En 1884, il fut nommé professeur titulaire à la Bibliothèque nationale, et peu après directeur adjoint à l'École des hautes études. On doit à cet auteur plusieurs ou-